

Ch XXV – Combien, dans les choses humaines, la fortune a de pouvoir, et comment on peut y résister, *Le Prince*

Je n'ignore point que bien des gens ont pensé et pensent encore que Dieu et la fortune régissent les choses de ce monde de telle manière que toute la prudence (*prudenza*) humaine ne peut en arrêter ni en régler le cours : d'où l'on peut conclure qu'il est inutile de s'en occuper avec tant de peine, et qu'il n'y a qu'à se soumettre et à laisser tout conduire par le sort. Cette opinion s'est surtout propagée de notre temps par une conséquence de cette variété de grands événements que nous avons cités, dont nous sommes encore témoins, et qu'il ne nous était pas possible de prévoir - aussi suis-je assez enclin à la partager. Néanmoins, ne pouvant admettre que notre libre arbitre soit réduit à rien, j' imagine qu'il peut être vrai que la fortune dispose de la moitié de nos actions, mais qu'elle en laisse à peu près l'autre moitié en notre pouvoir. Je la compare à un fleuve impétueux qui, lorsqu'il déborde, inonde les plaines, renverse les arbres et les édifices, enlève les terres d'un côté et les emporte vers un autre : tout fuit devant ses ravages, tout cède à sa fureur ; rien n'y peut mettre obstacle. Cependant, et quelque redoutable qu'il soit, les hommes ne laissent pas, lorsque l'orage a cessé, de chercher à pouvoir s'en garantir par des digues, des chaussées et autres travaux ; en sorte que, de nouvelles crues survenant, les eaux se trouvent contenues dans un canal, et ne puissent plus se répandre avec autant de liberté et causer d'aussi grands ravages. Il en est de même de la fortune, qui montre surtout son pouvoir là où aucune résistance n'a été préparée, et porte ses fureurs là où elle sait qu'il n'y a point d'obstacle disposé pour l'arrêter.

Si l'on considère l'Italie, qui est le théâtre et la source des grands changements que nous avons vus et que nous voyons s'opérer, on trouvera qu'elle ressemble à une vaste campagne qui n'est garantie par aucune sorte de défense. Que si elle avait été prémunie, comme l'Allemagne, l'Espagne et la France, contre le torrent, elle n'en aurait pas été inondée, ou du moins elle n'en aurait pas autant souffert.

Me bornant à ces idées générales sur la résistance qu'on peut opposer à la fortune, et venant à des observations plus particularisées, je remarque d'abord qu'il n'est pas extraordinaire de voir un prince prospérer un jour et déchoir le lendemain, sans néanmoins qu'il ait changé, soit de caractère, soit de conduite. Cela vient, ce me semble, de ce que j'ai déjà assez longuement établi, qu'un prince qui s'appuie entièrement sur la fortune tombe à mesure qu'elle varie. Il me semble encore qu'un prince est heureux ou malheureux, selon que sa conduite se trouve ou ne se trouve pas conforme au temps où il règne. Tous les hommes ont en vue un même but : la gloire et les richesses ; mais, dans tout ce qui a pour objet de parvenir à ce but, ils n'agissent pas tous de la même manière : les uns procèdent avec circonspection, les autres avec impétuosité ; ceux-ci emploient la violence,

ceux-là usent d'artifice ; il en est qui sont patients, il en est aussi qui ne le sont pas du tout : ces diverses façons d'agir quoique très différentes, peuvent également réussir. On voit d'ailleurs que de deux hommes qui suivent la même marche, l'un arrive et l'autre n'arrive pas ; tandis qu'au contraire deux autres qui marchent très différemment, et, par exemple, l'un avec circonspection et l'autre avec impétuosité, parviennent néanmoins pareillement à leur terme : or d'où cela vient-il, si ce n'est de ce que les manières de procéder sont ou ne sont pas conformes aux temps ? C'est ce qui fait que deux actions différentes produisent un même effet, et que deux actions pareilles ont des résultats opposés. C'est pour cela encore que ce qui est bien ne l'est pas toujours. Ainsi, par exemple, un prince gouverne-t-il avec circonspection et patience : si la nature et les circonstances des temps sont telles que cette manière de gouverner soit bonne, il prospérera ; mais il décherra, au contraire, si, la nature et les circonstances des temps changeant, il ne change pas lui-même de système.

Changer ainsi à propos, c'est ce que les hommes même les plus prudents ne savent point faire, soit parce qu'on ne peut agir contre son caractère, soit parce que, lorsqu'on a longtemps prospéré en suivant une certaine route, on ne peut se persuader qu'il soit bon d'en prendre une autre. Ainsi l'homme circonspect, ne sachant point être impétueux quand il le faudrait, est lui-même l'artisan de sa propre ruine. Si nous pouvions changer de caractère selon le temps et les circonstances, la fortune ne changerait jamais.

Le pape Jules II fit toutes ses actions avec impétuosité ; et cette manière d'agir se trouva tellement conforme aux temps et aux circonstances, que le résultat en fut toujours heureux. Considérez sa première entreprise, celle qu'il fit sur Bologne, du vivant de messer Giovanni Bentivogli : les Vénitiens la voyaient de mauvais œil, et elle était un sujet de discussion pour l'Espagne et la France ; néanmoins, Jules s'y précipita avec sa résolution et son impétuosité naturelles, conduisant lui-même en personne l'expédition ; et, par cette hardiesse, il tint les Vénitiens et l'Espagne en respect, de telle manière que personne ne bougea : les Vénitiens, parce qu'ils craignaient, et l'Espagne, parce qu'elle désirait recouvrer le royaume de Naples en entier. D'ailleurs, il entraîna le roi de France à son aide ; car ce monarque, voyant que le pape s'était mis en marche, et souhaitant gagner son amitié, dont il avait besoin pour abaisser les Vénitiens, jugea qu'il ne pouvait lui refuser le secours de ses troupes sans lui faire une offense manifeste. Jules obtint donc, par son impétuosité, ce qu'un autre n'aurait pas obtenu avec toute la prudence humaine ; car s'il avait attendu, pour partir de Rome, comme tout autre pape aurait fait, que tout eût été convenu, arrêté, préparé, certainement il n'aurait pas réussi. Le roi de France, en effet, aurait trouvé mille moyens de s'excuser auprès de lui, et les autres puissances en auraient eu tout autant de l'effrayer.

Je ne parlerai point ici des autres opérations de ce pontife, qui, toutes conduites de la même manière, eurent pareillement un heureux succès. Du reste, la brièveté de sa vie ne lui a pas permis de connaître les revers qu'il eût probablement essayés s'il était survenu dans un temps où il eût fallu se conduire avec circonspection ; car il n'aurait jamais pu se départir du système de violence auquel ne le portait que trop son caractère.

Je conclus donc que, la fortune changeant, et les hommes s'obstinant dans la même manière d'agir, ils sont heureux tant que cette manière se trouve d'accord avec la fortune ; mais qu'aussitôt que cet accord cesse, ils deviennent malheureux.

Je pense, au surplus, qu'il vaut mieux être impétueux que circonspect ; car la fortune est femme : pour la tenir soumise, il faut la traiter avec rudesse ; elle cède plutôt aux hommes qui usent de violence qu'à ceux qui agissent froidement : aussi est-elle toujours amie des jeunes gens, qui sont moins réservés, plus emportés, et qui commandent avec plus d'audace.

Avant-Propos, Livre II, *Discours sur la première décade de Tite-Live*

1. Les hommes louent toujours, mais pas toujours avec raison, les temps anciens et accusent les temps présents ; et ils sont si partisans des choses passées que non seulement ils célèbrent les âges qu'ils ont connus par le souvenir qu'en ont laissé les auteurs, mais aussi, quand ils sont vieux, ceux qu'ils se rappellent avoir connus dans leur jeunesse. Et si cette opinion peut être fausse, comme elle l'est le plus souvent, je suis persuadé que nombreuses sont les raisons qui les conduisent à cette erreur. Je crois que la première, c'est que des choses anciennes on ne comprend pas entièrement la vérité ; et que le plus souvent, parmi celles-ci, on cache les choses qui jetteraient de l'infamie sur ces temps, et on magnifie et amplifie beaucoup celles qui peuvent leur apporter de la gloire. En effet, la plupart des auteurs obéissent tellement à la fortune des vainqueurs que, pour rendre glorieuses leurs victoires, non seulement ils agrandissent ce qui a été vertueusement accompli par eux, mais ils illustrent aussi à tel point les actions des ennemis que quiconque naît ensuite dans l'une ou l'autre des deux provinces, la victorieuse ou la vaincue, a de quoi s'émerveiller de ces hommes et de ces temps et est forcé de les louer et de les aimer extrêmement. En outre, les hommes haïssant les choses ou par crainte ou par envie, deux très puissantes causes de haine viennent à disparaître quand il s'agit des choses du passé, puisque celles-ci ne peuvent ni vous offenser ni vous donner d'occasion de les envier. Mais c'est le contraire qui arrive avec les choses que l'on pratique et que l'on voit ; ayant d'elles une entière connaissance puisqu'elles ne vous sont cachées en aucune partie, et apercevant en elles, mêlées au bien, beaucoup d'autres choses qui vous déplaisent, vous êtes donc

forcé de les juger bien inférieures aux anciennes, même si en vérité les présentes mériteraient bien plus de gloire et de renommée qu'elles ; il s'agit là non pas des choses qui concernent les arts – qui ont en elles tant d'éclat que les temps peuvent leur enlever ou leur donner à peine plus de cette gloire qu'elles méritent par elles-mêmes – mais de celles qui concernent la vie et les mœurs des hommes, dont on ne voit pas de témoignages si éclatants.

2. Je répète donc qu'il est vrai qu'on a cette habitude susdite de louer et de blâmer, mais qu'il n'est pas toujours vrai que l'on se trompe en le faisant. En effet, il est nécessaire que quelquefois les hommes perçoivent la vérité ; car, les choses humaines étant toujours en mouvement, soit elles montent soit elles descendent. Et l'on voit une cité ou une province être ordonnées pour la vie politique par quelque homme excellent et, pendant un certain temps, grâce à la vertu de cet ordonnateur, aller toujours en augmentant vers le mieux. Celui qui naît alors dans un tel État, et qui loue davantage les anciens temps que les modernes, se trompe ; et son erreur est causée par ce que l'on a dit auparavant ; mais ceux qui naissent par la suite, dans cette cité ou cette province, lorsque le temps est venu où elles descendent vers le pire, ne se trompent alors pas. Et en pensant à la raison pour laquelle les choses se passent ainsi, j'estime que le monde a toujours été le même, et qu'en lui il y a toujours eu autant de bon que de mauvais, mais que ce bon et ce mauvais varient de province en province, comme on le voit à ce que l'on sait des anciens royaumes qui variaient de l'un à l'autre à cause de la variation des mœurs, le monde restant toujours le même. Il n'y avait que cette différence, à savoir qu'alors qu'il avait placé auparavant sa vertu en Assyrie, il la plaça en Médie, et ensuite en Perse, jusqu'à ce qu'elle parvint en Italie et à Rome. Et si après l'Empire romain il n'y a pas eu d'empire qui ait duré, et dans lequel le monde ait gardé sa vertu rassemblée, on voit néanmoins que celle-ci s'est répandue dans de nombreuses nations où l'on vivait vertueusement, comme c'était le cas du royaume des Francs, du royaume des Turcs, de celui du sultan, et aujourd'hui des peuples de l'Allemagne et ; et auparavant de l'illustre secte des Sarrasins, qui accomplit tant de grandes choses et occupa une si grande partie du monde après avoir détruit l'Empire romain d'Orient. C'est donc dans toutes ces provinces, après la chute des Romains, et dans toutes ces sectes que s'eut retrouvée cette vertu, et c'est encore dans une partie d'entre elles qu'on la désire et qu'on la loue véritablement. Et qui naît dans ces provinces et loue les temps passés plus que les présents pourrait se tromper ; mais celui qui naît en Italie et en Grèce, et n'est pas devenu ultramontain en Italie ou turc en Grèce, a raison de blâmer son temps et de louer les autres ; car, dans les temps anciens il y a de nombreuses choses qui les rendent admirables, et dans les temps présents il n'y a rien qui les rachète d'une misère, d'une infamie et d'une honte extrêmes. Entachés comme ils le sont de toutes sortes de laideurs, on n'y respecte ni la religion, ni les lois, ni

l'armée. Et ces vices sont d'autant plus détestables qu'ils se trouvent surtout chez ceux qui siègent dans les tribunaux, commandent à tous, et veulent être vénérés.

3. Mais, pour en revenir à notre raisonnement, j'affirme que si le jugement des hommes est faussé quand ils jugent lequel vaut mieux du temps présent ou du temps passé, dans ces choses qui sont si anciennes qu'ils n'ont pu en avoir la parfaite connaissance qu'ils ont de leur propre époque, ce jugement ne devrait en revanche pas être faussé chez les vieux lorsqu'ils jugent les temps de leur jeunesse et ceux de leur vieillesse, car ils les ont connus et vus tous les deux pareillement. Cela serait vrai si les hommes, à toutes les époques de leur vie, avaient le même jugement et les mêmes appétits ; mais comme ces derniers changent, alors que les temps ne changent pas, ces temps ne peuvent pas sembler identiques aux hommes, puisque dans la vieillesse ils ont des appétits, des plaisirs et des appréciations autres que dans la jeunesse. En effet, puisqu'en vieillissant les hommes perdent de leurs forces et gagnent en jugement et en prudence, il faut bien que les choses qui, dans leur jeunesse, leur paraissaient supportables et bonnes, deviennent pour eux insupportables et mauvaises lorsqu'ils vieillissent ; et là où ils devraient s'en prendre à leur jugement, ils s'en prennent aux temps. En outre, les appétits des hommes étant insatiables, car ils doivent à la nature de pouvoir et de vouloir désirer toutes les choses, et à la fortune de pouvoir en obtenir peu - il en résulte continuellement un mécontentement dans les esprits humains et une insatisfaction pour ce que l'on possède ; c'est ce qui fait blâmer les temps présents, louer les temps passés, désirer les temps futurs, même si aucune cause ou raison ne pousse les hommes à le faire. Je ne sais donc si je ne mériterai pas d'être compté parmi ceux qui se trompent, en louant trop dans mes discours les temps des anciens Romains et en blâmant les nôtres. En vérité, si la vertu qui régnait alors et le vice qui règne maintenant n'étaient pas plus clairs que le soleil, je serais plus prudent dans mes propos, craignant de tomber dans cette erreur dont j'accuse certains. Mais la chose étant si manifeste que chacun la voit, j'aurai la hardiesse de dire ouvertement ce que je pense de ces temps-là et de ces temps-ci, pour que les esprits des jeunes qui liront mes écrits puissent fuir les uns et se préparer à imiter les autres, toutes les fois que la fortune leur en fournira l'occasion. C'est en effet le devoir d'un homme bon d'apprendre aux autres ce bien que vous n'avez pu accomplir à cause de la malignité des temps et de la fortune, afin que, puisque beaucoup d'entre eux peuvent le comprendre, quelques-uns plus aimés du ciel puissent l'accomplir.